

cations pourraient modifier radicalement leur situation matérielle et sociale.

Il faut résolument répudier toute tentative de réaliser le bouleversement socialiste autrement qu'en conquérant les associations prolétariennes de masse de l'Europe occidentale.

Il faut enfin modifier nettement les rapports qui se sont présentement créés avec ces groupements.

Nous estimons en raison du véritable état des choses que des organisations comme l'I. S. R. sont, qu'elles le veuillent ou non, des instruments de séparation entre les masses ouvrières russes et les masses communistes de l'Europe occidentale d'une part, et les masses décisives de tout le prolétariat d'autre part. Elle est un vrai obstacle, ne pouvant en fait être justifié d'aucune façon, à la formation du véritable front ouvrier unique dans chaque pays et dans le domaine international.

Voilà l'essentiel de ce qui nous sépare des dirigeants actuels du Parti dans les questions de la politique internationale.

IV. — Maintenant au sujet du camarade Lénine.

La perte est, il va de soi, un événement important et douloureux. Mais tout est relatif en ce monde. Nous ne perdons nullement tout espoir pour l'avenir, comme le font certains milieux de notre Parti. Nous sommes renforcés dans nos conceptions sur ce point par le fait de l'entrée en masse des ouvriers dans les rangs du Parti. Celle-ci n'a, selon nous, qu'un lien chronologique avec la mort de Lénine. Elle ne peut nullement être considérée comme une conséquence directe de cette mort. C'est la deuxième phase du mouvement qui se produit dans les masses ouvrières russes débutant en août-septembre par des grèves en masse pour améliorer leur situation désespérée. Nous voyons dans cette phase des tentatives faites par les éléments les plus actifs de la masse, tâchant de trouver dans le Parti un levier pour changer la situation matérielle pénible dans laquelle ils se trouvent jusqu'à présent, et l'obliger à adopter le point de vue des intérêts ouvriers dans sa politique et son activité de tous les jours. Nous considérons ce fait comme grandement encourageant, et pour la classe ouvrière de notre pays, et pour le Parti, et pour nous personnellement.

Ce phénomène donne une forte satisfaction à nos efforts tendant à faire de notre Parti un véritable parti d'ouvriers. Quels que soient les éléments ouvriers que ce mouvement a entraînés, nous le considérons comme un événement favorable.

Si même ce ne sont pas là les éléments les plus conscients, nous n'en sommes nullement alarmés. Au contraire, cela nous renforce bien plus fortement dans l'espoir que, justement sous la pression de ces éléments, peut-être moins conscients, mais en revanche plus nombreux, le Parti se placera plus tôt, sera obligé de se placer sur le terrain d'une politique qui le rapprocherait des intérêts ouvriers.

En effet, les intérêts immédiats de ces éléments-là sont ceux des masses ouvrières; leur pression est plus capable d'assurer à un plus

grand degré la défense des intérêts immédiats que ne le ferait la pression des milieux les plus conscients des masses. Il est impossible que ces adhésions n'influent pas sur la politique économique du Parti. Il est par exemple bien plus facile de fermer une usine comptant 10-15 communistes sur 500 personnes que de le faire quand il y en a 150-200, même 50-100 dans la même masse. Cela suffit pour que nous puissions nous en réjouir profondément.

Seulement, bien entendu, il ne faut pas qu'on se laisse tromper par cette naïveté hypocrite, que l'on a sortie à propos de ce phénomène, en faisant supposer que tous ces ouvriers se sont rués dans le Parti « pour apprendre le léninisme », qu'il faut immédiatement établir pour eux le plus possible « de cours, d'écoles, de conférences du Parti, etc. »

Il faut considérer un pareil accueil comme un vrai danger pouvant immédiatement rejeter du Parti, non seulement les nouveaux adhérents mais, qui sait, peut-être aussi ceux qui en faisaient déjà partie.

V. — Parlons maintenant des résultats de la discussion.

La question même du « cours nouveau » aussi bien que la discussion et son point de départ n'étaient nullement en rapport avec la mort de Lénine. Ce cours commença avant la conférence panrusse, longtemps avant qu'on pût prévoir même la mort de Lénine et la marche que prendrait la discussion.

Il est donc impossible de lier entre eux tous ces événements. Quant à votre question principale : est-il possible que tout cela n'ait rien amené ? vous y trouverez une réponse dans notre article de la *Pravda* du 18 janvier 1924. Nous y avons clairement exposé pourquoi depuis le X^e Congrès la démocratie ouvrière fut enterrée dans les tréfonds du C. C. Vous trouverez encore de plus grands éclaircissements dans le compte-rendu sténographique du rapport de Chliapnikov.

Tout cela semble si simple et si clair que c'est comme s'il n'y avait pas besoin de l'expliquer en détail.

Nous estimons que dès le X^e Congrès, la composition sociale de notre Parti était devenue à ce point hétérogène, qu'il fut bien près de se désagréger, à la suite d'une discussion violente. C'est là une première considération.

Deuxièmement : au Congrès même, et après celui-ci, le C. C. se fixa comme tâche l'unité du Parti, sans laquelle, naturellement, on aurait été menacé de la possibilité d'une nouvelle guerre civile.

Troisièmement : l'unique fraction qui pouvait dans l'avenir compter sur l'appui de la classe ouvrière était celle de « l'opposition ouvrière » ; c'est justement pour cela que tous les châtiments prévus dans les paragraphes secrets de la résolution sur « l'unité » étaient précisément dirigés contre les partisans de « l'opposition ouvrière », contre les partisans de la nécessité de protéger résolument les intérêts immédiats des masses prolétariennes de notre pays.

Quatrièmement : le C. C. pouvait-il dans de telles conditions appliquer au sein du Parti les principes de la démocratie ouvrière ? Naturelle-